

se promène dans la rue, il est mieux de ne pas choisir le côté qui longe les remparts, car il n'y passe personne et, étant trop insolite, on attirerait l'attention sur soi, ou il faudrait aller du côté des maisons, d'où on ne verrait rien. Il s'agit d'un immeuble d'angle. De la rue on peut voir aussi les fenêtres donnant sur la cour, car il n'y a pas d'immeuble voisin. Je pense que sa chambre à coucher se trouve par là.

—
Le 22.

Aujourd'hui je l'ai rencontrée pour la première fois chez Madame Jansen. Je lui ai été présenté. Cela sembla lui être à peu près indifférent, ou ne pas attirer son attention. Je me fis aussi insignifiant que possible pour mieux pouvoir l'observer. Elle ne resta qu'un instant, car elle n'était venue que pour chercher ses amies avec lesquelles elle devait aller aux cuisines du Roi. Nous restâmes tous deux seuls dans le salon pendant que les demoiselles Jansen mettaient leurs vêtements pour sortir, et avec un flegme froid, presque négligemment, je jetai quelques mots au passage qu'elle honora poliment d'une réponse imméritée. Et elles partirent. J'aurais pu offrir de les accompagner; mais cela déjà aurait suffi pour démasquer le cavalier, et je me suis convaincu que ce n'est pas là le moyen propre à la gagner. — Non, j'ai préféré m'en aller aussi un instant après elle, et par d'autres chemins et beaucoup plus vite qu'elles, me diriger vers les cuisines du Roi, de sorte qu'en arrivant au coin de la Store Kongensgade je pus à leur grand étonnement les dépasser presque en courant, sans les saluer ou faire autrement attention à elles.

Le 23.

C'est une nécessité pour moi de me procurer accès à la maison; pour cela mes armes sont prêtes, comme disent les militaires. Mais il semble que cela devient une affaire assez compliquée et difficile. Je n'ai jamais connu une famille vivant d'une manière aussi retirée. Il n'y a qu'elle et sa tante. Aucun frère, aucun cousin, pas même un vague parent lointain à prendre par le bras, pas un seul brin à saisir. Je me promène toujours avec un de mes bras branlant, pour rien au monde je ne sortirais ces temps-ci avec quelqu'un à chaque bras, mon bras est comme un harpeau qu'il faut toujours avoir tout prêt, mon bras est destiné aux revenus accidentels, — peut-être que dans le lointain éloigné apparaîtra un vague parent ou un ami que de loin je pourrai prendre un peu par le bras — alors je me mets à grimper. Il n'est d'ailleurs pas bien qu'une famille vive aussi isolée; on prive la pauvre jeune fille de la chance de faire la connaissance du monde, pour ne pas mentionner les autres conséquences dangereuses que cela peut avoir. Cela se paie toujours. La même chose se présente lorsqu'il s'agit de recherches en mariage. Par un tel isolement on s'assure bien

contre les petits larcins. Dans une maison où on reçoit beaucoup, l'occasion fait le larron. Mais cela n'a pas grande importance; car il n'y a pas grand'chose à voler chez ces jeunes filles-là; lorsqu'elles ont seize ans leur cœur est déjà tout un marquoir, et je n'ai jamais envie d'ajouter mon nom là où plusieurs autres ont déjà écrit les leurs, l'idée ne me vient jamais de graver mon nom sur une vitre ou dans une auberge, ni sur un arbre ou un banc du parc de Frederiksberg.

Le 27.

Plus je la regarde plus je me convaincs qu'elle est une figure isolée. C'est ce qu'un homme ne doit pas être, pas même un jeune homme; car, son développement reposant essentiellement sur la réflexion, les rapports avec autrui lui sont nécessaires. C'est pourquoi une jeune fille ne doit pas non plus être intéressante, car dans l'intéressant il y a toujours une réflexion à son propre égard, comme dans l'art l'intéressant est toujours représentatif de l'artiste. Une jeune fille qui veut plaire en se faisant intéressante plaira surtout à elle-même. C'est ce qu'il y a à objecter, du point de vue esthétique, à toute espèce de coquetterie. Autre chose est tout ce qu'on appelle improprement coquetterie et qui relève de la nature elle-même; par exemple la pudeur féminine, toujours la plus belle des coquetteries. Une telle jeune fille intéressante réussira peut-être à plaire, mais de même qu'elle a elle-même abandonné sa féminité, les hommes auxquels elle plaira sont généralement de leur côté peu virils. Une telle jeune fille ne devient en somme intéressante que par ses rapports avec les hommes. La femme est du sexe faible et cependant il lui appartient beaucoup plus essentiellement qu'à l'homme de se trouver seule dans la jeunesse, elle doit se suffire à elle-même, mais c'est par une illusion et en elle qu'elle se suffit à elle-même; c'est de cette dot de princesse que la nature l'a partagée. Et c'est précisément cet abandon à l'illusion qui l'isole. Je me suis souvent demandé pourquoi il n'y a rien de plus funeste pour une jeune fille que de frayer beaucoup avec d'autres jeunes filles. Cela vient manifestement de ce que cette fréquentation n'est ni chair ni poisson; elle trouble l'illusion mais ne l'explique pas. La destinée la plus profonde de la femme est d'être la compagne de l'homme, mais la fréquentation avec son propre sexe provoque aisément à cet égard une réflexion qui fait d'elle une dame de compagnie au lieu d'une compagne. Le langage lui-même est à cet égard très significatif, car il traite l'homme de maître et la femme, non pas de servante ou d'autres choses pareilles, non, il emploie une détermination d'essentialité, elle est compagne, non pas dame de compagnie. Si je devais m'imaginer l'idéal d'une jeune fille, elle devrait toujours être toute seule dans le monde et, par conséquent, livrée à elle-même, et surtout ne pas avoir d'amies. Il est bien vrai que les grâces étaient trois, mais personne, je pense, n'a eu l'idée de se les figurer parlant ensemble; dans leur trinité taciturne elles forment une belle unité féminine. A cet égard je serais